

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 4 AVRIL 1896

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 10 mars 1896.

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique européenne : Au-delà de mon pays, par Hugues Le Roux.—Le dimanche des rameaux.—A tire d'aile, par Fauvette.—Carnet du *Monde Illustré*.—Poésie : La crainte de Dieu, par Albert Ferland.—La grande semaine (avec gravures).—Le feu sacré à Jérusalem, par H. D. Galeran.—Poésie : Sonnet, par Maria.—Nouvelle : Le retour, par Wilfrid Locat.—La légende du carême.—Causerie médicale : Les petits enfants, par le Dr Grégoire.—Un arbre géant de la Californie (avec gravure).—Renseignements divers.—Conseils pratiques.—Nouvelles à la main.—Jeux et récréations.—Choses et autres.—Feuilleton : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Le dimanche des Rameaux : L'entrée de Jésus à Jérusalem.—Jérusalem vue du Mont des Oliviers.—Les murs de Jérusalem, du côté de la porte Dorée, en face du jardin des Oliviers.—Escalier du tombeau des Rois à Jérusalem.—Type Juif de Jérusalem.—Femmes de Galilée.—Beaux-Arts : Calvaire (double page)—Gravures comiques.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-DEUXIÈME TIRAGE

Le cent quarante-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi le 4 AVRIL, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un nouveau feuilleton, le mieux monté comme intrigue, et le plus pathétique, incontestablement que le MONDE ILLUSTRÉ ait encore publié. Nous pouvons promettre à nos lecteurs et à nos lectrices des émotions bien douces et bien intenses. Dans un prochain numéro nous dirons la date où cette œuvre de premier choix commencera à être reproduite en nos colonnes.

Aujourd'hui, au lieu d'une chronique, je vous envoie cette exquise nouvelle écrite par le grand écrivain que tous admirent.

Ce conte plaira à tous et à toutes, car il parle au cœur avec le parfum de l'éternel souvenir qui fait l'éclair de bonheur de chacun.—R. B.

AU-DELA DE MON PAYS

Dans les maisons où je suis reçu avec affection, je demande toujours qu'on m'amène les enfants ; car je la hais cette convenance d'hospitalité qui, pour fêter un ami, nous oblige à cacher ce que nous avons de plus cher. Je ne puis pas souper dans la salle à manger trop grande, avec les petites chaises vides qui, le long du mur, tendent les bras et, dans leur prière silencieuse, semblent dire :

—C'est à cause de toi que l'on nous relègue... D'ordinaire, on nous approche de la table. Nous avons la place d'honneur...

Je prie que l'on se serre un peu, que l'on ouvre la porte derrière laquelle des enfants blonds se demandent avec angoisse si vraiment on leur apportera bien toutes les assiettes de sucreries.

... Elle me récompense tout de suite de ma sollicitude. A peine installée sur sa chaise haute, avec les deux bouts noués de la serviette, qui, derrière sa tête, se dressaient comme des oreilles de lapin blanc, elle prononça avec une dignité grave :

—Dans mon pays, les enfants dînent toujours à table...

Nous rimes tous trois, car si la petite chouette symbolique qui, aux pieds des Minerves, regarde le monde avec ses yeux écartés, laissait soudain tomber une sentence de sagesse, elle parlerait bien sûr avec cette sévérité d'oracle. Seule, la fillette ne se déridait point.

Je lui demandai :

—Ton pays, où est-il ?

La mère craignait des explications confuses. D'un coup d'œil, elle fit taire la petite chouette, et elle me conta :

—Fanny a été élevée par une fille de campagne qui venait d'une douzaine de lieues d'ici... C'était une de ces personnes de village qui regardent les gens de la ville de travers, qui dédaignent leurs habitudes, méprisent leurs plaisirs... Ici, rien n'étonnait Mélie : ni la pâtisserie de la Grande-Place, ni les illuminations du 14 juillet, ni les belles cérémonies de l'église. Chaque fois que Fanny applaudissait à ces spectacles que ses yeux bleus contemplant pour la première fois, Mélie jetait de l'eau froide sur cette flamme. Elle disait : " Dans mon pays, on fait cuire les pommes avec de la mélasse... on orne l'autel de la Vierge avec des fleurs en papier... on danse avec un piano à manivelle... Dans mon pays... dans mon pays."

A force d'entendre parler de ce pays de Mélie, notre petite Fanny s'est imaginé que, elle aussi, quelque part, elle avait un pays à elle, un pays que son père et moi nous ne connaissons pas, un pays où sa volonté règne, où tout éclôt au caprice de ses désirs. Quand je dis : " Il pleut et nous ne pourrions pas sortir ", elle me répond : " Dans mon pays, il ne pleut jamais et l'on peut toujours sortir." Quand j'affirme que quatre poupées c'est une grosse famille pour une petite fille qui déjà ne peut pas porter dans ses bras son trésor tout entier, elle me déclare : " Dans mon pays, j'ai douze poupées... habillées tout en rouge ; elles ont chacune une petite cuisine... elles parlent... elles pleurent quand on les envoie se coucher... elles ne demandent jamais pardon quand on les gronde..."

Les yeux bleus s'ouvraient tout grands à ce récit, les oreilles de lapin blanc s'agitaient pour mieux entendre. De toute son âme, la petite fille écoutait ces paroles. Vraiment, elle apercevait dans quelque clarté bleue les beaux songes énumérés.

Je la contemplais avec cette tendresse sans envie, qu'ont à l'arrière-plan des peintures religieuses ceux qui, dans une âme toute pure, regardent le reflet d'une

apparition. Comme j'aurais voulu le voir avec elle, ce paradis dont, autrefois, j'ai été un habitant ; ce paradis dont mes péchés m'ont chassé sans doute ; ce paradis dont je ne sais plus même la place. J'y goûtais moi aussi l'abondance des joies de mon rêve. L'amour y était sans défaillance, l'amitié sans faiblesse ; on y récoltait tous les fruits de son effort ; aucune souffrance n'y était vaine ; aucune bonne volonté perdue...

Quand l'enfant nous eut quittés, la mère me dit, souriante et tout près des larmes :

—Un jour, j'ai eu bien peur. Elle était dans son lit, avec ses mains brûlantes, ses yeux plus graves que jamais, et comme je la suppliais de prendre les remèdes amers, elle m'a dit, avec cette voix de sagesse que vous venez d'entendre :

" J'aime mieux m'en retourner dans mon pays. Dans mon pays, les enfants ne sont jamais couchés pendant le jour ; il n'ont pas mal à la tête ; ils s'amuse tant qu'ils veulent avec d'autres enfants qui ne bouillent pas, qui leur prêtent leurs jouets ; des anges les mènent à la promenade ; le soir, ils ferment sur leurs berceaux des rideaux de nuages." Hélas ! elle les voyait, et elle n'apercevait pas mes larmes. Elle était déjà toute tournée vers " son pays."

Ne les abandonne pas, petite fille aux yeux graves, ces parents qui cherchent à se placer entre tes regards et l'invisible ; mais non plus n'oublie pas le chemin de ton " pays." Comme tu es une enfant de la terre, tu vas grandir pour connaître la désillusion. Qu'importe ? Quand la vie parmi nous te deviendra trop lourde, tu auras ton " pays " pour te réfugier, pour refaire tes forces, reposer ton cœur.

Ce ne sont pas seulement les petites filles qui ont besoin d'un asile pour y abriter leurs rêves. Un jour—avec la grâce de Dieu—tu seras la reine d'une maison heureuse. Mais, tout de même, au milieu de ta félicité, quelquefois tu entendras la voix qui dit à l'oreille des femmes :

" Comment sais-tu que cet homme qui est là, devant toi, est celui pour qui ton cœur a été formé ? Tu n'as pas parcouru toute la terre ! Pour le choisir, as-tu été plus loin que ton horizon ?

" Tu lui répondras, à cette voix tremblante, qu'au temps où tu étais jeune fille, ta libre fantaisie a erré à travers les rêves comme une pure nuée dans le champ infini du ciel. Tu lui diras que c'est dans ce pays-là que tu l'as rencontré, le compagnon qui t'a pris la main pour faire la route de la vie. Si, maintenant qu'il est descendu sur la terre, tu n'aperçois plus le rayonnement de sa face, retourne bien vite dans ton pays pour t'éblouir dans la contemplation de la lumière. Tu n'as rien à craindre du souvenir qui habite ces perspectives bleues. Il a la figure de celui que tu aimes. De sa contemplation, il te restera au fond des prunelles un rayonnement. Il transfigurera au retour de ton voyage l'honnête homme qui, sous ton regard, vit une existence de labeur. Tu lui reviendras de ces secrètes absences avec une tendresse renouvelée. Tu murmureras pour toi-même avec la parole intérieure :

—C'est bien lui que j'avais vu dans mon pays.

" Enfin, au bout des jours, quand tes yeux fatigués croiront que ce monde s'emplit de persistantes ténèbres, la vision reparaitra pour ton âme, radieuse comme le soleil qui surgit des flots. Dans l'ivresse de sa clarté, tu ne regretteras rien des épreuves anciennes, rien des déceptions de la route.

" Tu reverras le pays de ton enfance, le jardin où toute réalité est la création de l'Espoir. Ceux que tu auras aimés y vivront près de toi avec les visages qui te plaisent. Ils ne prononceront plus que des paroles harmonieuses avec ta pensée.

" Garde-le toute la vie, avec un glaive de feu ; garde-le, enfant aux yeux graves, le seuil de ton pays que toi-même, pour ton éternité, tu peuples avec tes songes.

HUGUES LE ROUX.

La fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné.—MARMONTEL.

Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu. C'est craindre d'être trop heureux.—FÉNÉLON.